

Témoignage d'un scientifique juif d'origine russe, naturalisé français.

DE DRANCY À AUSCHWITZ : LA DÉCOUVERTE DU TERRIBLE SECRET

L'expérience de G. Wellers : de l'ignorance à la découverte des chambres à gaz.

Georges Wellers (1907-1991), né à Kozlov en Russie d'un père letton et d'une mère russe, a été expulsé avec sa famille d'URSS en 1924 et a enseigné quelque temps à Riga. Venu en France en 1929, il a été engagé dans un laboratoire de physiologie de l'Institut Pasteur, puis a été nommé assistant à la faculté de médecine de Paris. Naturalisé en 1936, il est entré au CNRS. Arrêté dans la rafle du 12 décembre 1941, envoyé au camp de Compiègne, il a été transféré à Drancy, où il a réussi à rester de mars 1942 à juillet 1944, en alléguant que sa femme était « aryenne ». Déporté à Auschwitz, il a survécu grâce au fait qu'il a été bientôt embauché par le laboratoire d'analyses de l'hôpital du camp.

Rapatrié en France en mai 1945, maître de recherche au CNRS, directeur de la revue Le Monde juif, Georges Wellers a consacré, comme il l'explique à la fin du texte 11.2, la plus grande partie de son existence à enquêter et à témoigner sur la persécution, la déportation et l'extermination des Juifs, en associant expérience personnelle et recherche historique.

J'ai été arrêté le 12 décembre 1941 à Paris, mais j'ai été déporté à Auschwitz seulement deux ans et demi plus tard. Pendant toute cette période j'ai vécu dans les camps français, principalement à Drancy, et j'ai assisté à plus de

soixante déportations. Parmi mes camarades j'ai eu beaucoup d'amis français et étrangers, vieux et jeunes, riches et pauvres, très cultivés, mais, aussi d'autres sans grande instruction. Il y avait parmi eux des personnalités d'une intelligence, d'une lucidité hors de pair. Grâce à mes fonctions de chef du pitoyable « service. d'hygiène » de Drancy, j'avais accès libre à tous les locaux, y compris les chambrées des «partants» où les futurs déportés restaient isolés vingt-quatre heures après leur fouille et avant leur départ. J'ai été moi-même deux fois enfermé dans ces chambrées parce que désigné pour faire partie des convois de déportés : la première fois, c'était un faux départ,; la seconde ce fut le bon.

De plus, j'ai disposé d'une filière sûre de correspondance clandestine avec ma femme que j'ai pu ainsi charger d'innombrables démarches « en liberté » au bénéfice d'un nombre considérable d'internés de toute condition et de toute origine. Tout cela me laisse penser que j'ai été un des mieux renseignés sur l'état d'esprit de plusieurs dizaines de milliers d'internés, futurs déportés. Je peux affirmer d'une façon catégorique que l'on n'avait aucun soupçon concernant l'assassinat systématique auquel en réalité étaient voués les Juifs au bout du voyage en déportation.

Bien sûr, on se faisait une certaine idée inquiétante, même très inquiétante sur le sort des déportés que l'on peut décrire schématiquement de la façon suivante : il s'agit d'une « transhumance » forcée faite d'une façon tout à fait barbare où il fallait partir démuné de tout pour affronter une existence très dure de famine, d'exploitation féroce au cours des travaux les plus durs et les plus dangereux, d'humiliations de toutes sortes, d'absence d'hygiène, comportant des graves risques de séparation avec des êtres chers, bref se trouver entièrement entre les mains d'un ennemi irréductible, follement haineux et sans scrupules. Certainement, cette existence serait difficilement supportable par des enfants, des vieillards, par ceux . qui ne sont pas; de constitution robuste et par ceux qui auront le malheur de tomber malades. Heureusement, il y . avait la certitude que la guerre sera, perdue par l'Allemagne — déjà en 1942 cette certitude était générale — et la principale question pour chacun était de savoir si cet

écroulement de l'ennemi arriverait assez vite pour être sauvé des redoutables épreuves que nous envisagions en courageux « réalistes ». La délivrance arriverait-elle à temps ? Voilà le vrai problème ! Le reste - à la grâce de Dieu !

Je suis parti avec un groupe d'amis sûrs que je connaissais depuis longtemps. Munis de quelques outils soigneusement cachés, nous avions la ferme détermination de nous évader en cours de route. Notre tentative a échoué, mais nous n'étions pas démoralisés pour autant. En arrivant à Birkenau le 4 juillet 1944, nous avons quitté, pleins de cran, notre wagon de marchandises : les vociférations des SS accompagnés des chiens, qui nous entouraient, ne nous intimidaient pas outre mesure. En sautant sur le quai, j'ai vu d'assez près des baraques basses en bois alignées à perte de vue, j'ai aperçu, à une certaine distance, le haut des cheminées que j'ai cru être celles de quelque usine où l'on travaillerait et que certains de mes camarades pensèrent être plutôt celles du tour de boulangerie du camp, étant donné leur forme carrée et basse. C'étaient, en réalité, les cheminées des fours crématoires attendant aux chambres à gaz. Le matin du 4 juillet 1944 elles ne fumaient pas encore.

Plutôt curieux qu'inquiets, nous avons suivi les ordres de nous mettre en file indienne et de défiler au pas rapide devant un SS qui, avec un geste de la main, partageait tout le monde en deux groupes d'inégale importance : nous n'avions pas la moindre idée que son geste signifiait pour chacun de nous la mort immédiate dans les chambres à gaz ou l'admission au camp. Nous plaisantions doucement au sujet de cette stupide façon de tirer la main-d'œuvre en se fiant à l'apparence de l'aspect extérieur. Et puis, notre groupe a été amené dans un local où il fallait, à toute vitesse, se déshabiller, rendre tous les objets y compris les alliances, puis aller rapidement dans un autre local où un groupe de «coiffeurs» en rayé coupaient les cheveux et les poils sur toute la surface du corps. Pendant cette désagréable et humiliante opération, j'ai vu par la fenêtre une longue colonne de femmes loqueteuses, sales, repoussantes, l'air abattues et terrorisées, et j'ai eu le pressentiment de quelque chose d'extrêmement inquiétant.

Cependant, le réflexe d'un vieux concentrationnaire a joué tout de suite : il ne fallait pas se laisser impressionner, mais aussi il ne fallait rien oublier.

Le sommaire travail du coiffeur terminé, il fallait courir dans une autre salle, se plonger dans un énorme bac plein d'un liquide boueux, corrosif, puant le chlore et, en sortant de là, se mettre pour une courte minute, à trois ou quatre, sous la pomme d'une douche tantôt glaciale et tantôt brûlante et, sans pouvoir s'essuyer, passer dans un couloir où des hommes en rayé nous jetaient au passage une veste, un pantalon et un calot rayé, une méchante chemise et une paire de galoches sans aucun souci de mesures, ni pointures. Il fallait faire des échanges entre nous pour essayer de trouver des vêtements à la taille et nous ressemblions tous aux personnages d'une grotesque mascarade.

C'est seulement en sortant du bâtiment que nous nous sommes trouvés en contact avec ceux d'Auschwitz. Naturellement, nous nous demandions où l'on avait mené ceux qui avaient été séparés de nous lors du triage sur le quai. Et c'est à ce moment que j'ai entendu, pour la première fois, la phrase désormais tant de fois entendue, qu'ils étaient «en train de s'envoler en fumée des fours crématoires». J'avoue que je ne l'ai pas cru ou compris. Je savais, par une longue expérience, que les anciens d'un camp ont souvent tendance à servir, aux naïfs nouveaux, une espèce de «condensé» des pires choses qui arrivent dans le lieu et que la règle d'or d'un concentrationnaire consiste à être sceptique et méfiant à l'égard de tout ce qu'il entend. Comme je savais qu'il y avait des morts survenues au cours de notre long et très difficile voyage, j'ai pensé qu'il s'agissait des cadavres qu'on brûlait. Et tous mes camarades partageaient cette opinion.

Puis, on nous a menés à pied à une dizaine de kilomètres de Birkenau, au camp d'Auschwitz III (Monowitz) où nous avons été reçus par de féroces « Kapo » armés de bâtons en caoutchouc (les «gummis ») qui nous ont poussés dans l'enceinte du « HKB » (hôpital du camp). Là, il fallait de nouveau se déshabiller complètement et attendre longtemps que « nos vêtements », reçus il y avait à peine quelques heures, soient désinfectés. Pendant cette attente, nous avons eu la visite du personnel du « HKB » avide

d'apprendre de nous les dernières nouvelles de guerre, et j'ai retrouvé là le professeur Waitz que je connaissais en France. A un certain moment je lui ai posé la question du sort de ceux qui n'avaient pas été amenés au camp avec nous. Nous n'étions pas seuls et mon interlocuteur m'a répondu sur un ton évasif qu'il valait mieux ne pas m'intéresser trop à cette question. Je n'ai pas insisté. Ainsi, l'existence harassante quotidienne du camp a commencé pour moi.

Trois jours plus tard, j'ai rencontré, après l'appel du soir, le docteur Garfunkel de Paris que je connaissais bien aussi avant la guerre, ainsi que sa femme et leurs deux enfants et qui avaient été déportés avant moi de Drancy. J'avais assisté à leur départ. Je lui ai demandé s'il savait où étaient sa femme et ses enfants, et cet homme désespéré m'a répondu qu'ils avaient été séparés au moment du triage ; lui avec leur fils âgé de quatorze ans, mais grand et solide, d'un côté, sa femme avec leur fillette de dix ans, de l'autre. Persuadé que le sort des femmes, des enfants, des vieillards et des infirmes serait plus doux que celui des «travailleurs», il s'était approché du SS «trieur» et lui avait demandé la permission d'envoyer son fils rejoindre sa mère et sa sœur car il n'avait que quatorze ans. Très poliment le SS lui avait répondu «*Bitte*¹». Le jour même sa femme et ses enfants avaient été gazés, car c'est ainsi que les choses se faisaient. C'est après cette dramatique conversation que j'ai cru, j'ai su, j'ai compris enfin la vérité tellement incroyable. Et si quelqu'un me trouve naïf et sot, qu'il sache que tous les Juifs étaient pareillement naïfs et sots. Mais on n'avait pas le temps d'approfondir les pensées.

Source : Georges Wellers

¹ S'il vous plait

